

## NOTE DE LECTURE

Emmanuel FOURNIER, *L'infinif des pensées* comprenant *Les carnets d'Ouessant*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2000, 120 F.

Dans ce volume qui se présente comme une sorte de « journal de bord » philosophique, l'auteur se livre à une suite d'expérimentations dont le fil conducteur est l'activité du penser sous la forme de l'infinif : « Mettre en verbe, c'est mettre en mouvement tout ce paraît défini et notamment tout ce qui est nom, adverbe ou qualificatif » (p. 62). Pour illustrer par une pratique vivante l'idée que la philosophie se fait en acte, il faut tenter systématiquement une transposition verbale de nos hypostases et de nos substantifications. Grâce à ce souci grammatical et au-delà de lui, cette démarche renoue explicitement ou implicitement avec les critiques et déconstructions du langage métaphysique qui ont fait florès, à partir de Kant et jusqu'aux tentatives les plus contemporaines dans les sillages contrastés de Wittgenstein et de Heidegger. En quelques textes choisis, ces auteurs se voient soumis à un travail d'« infinitisation » radicalisant leurs projets, de façon à relancer de manière à chaque fois neuve une pensée toujours aux aguets, sans cesse en mouvement comme la mer près de laquelle ces carnets ont été écrits.

Un ton très personnel et d'incontestables bonheurs d'expression donnent à l'entreprise une qualité qui devrait imposer attention et sympathie. L'auteur a, d'ailleurs, l'honnêteté de reconnaître que « l'idée de l'insubstantif » ne lui est pas propre : « Je la prête à Nietzsche et à Wittgenstein » écrit-il. « Pour quelles raisons ne l'ont-ils pas explorée ? » (p. 239). Sur ce point, on est en droit de marquer un désaccord : Nietzsche et Wittgenstein ont bel et bien lancé et exploré cette idée, même s'ils n'ont pas jugé bon de lui donner le type de systématisme que lui impose Fournier. Quant à Heidegger, s'il est vrai que son souci de la différence ontologique ne l'a pas conduit à restituer à l'être toute la verbe verbale qu'il eût été logique de lui reconnaître, il s'est tourné de plus en plus vers la méditation de l'*Ereignis* – substantif certes, mais échappant subtilement à la logique de la substantification.

Le recours aux transpositions grammaticales offre ici des expériences suggestives qui risquent cependant de donner l'impression (au demeurant, assumée par l'auteur) de vouloir « constituer un langage sur mesure » (voir p. 225). Il reste qu'en nous invitant à exploiter les ressources de l'infinif tout en reconnaissant son caractère énigmatique, ce livre introduit un regard neuf – et non sans humour – sur les relations déjà tant disputées, mais encore à méditer, entre le jeu de la pensée et la possibilité d'une grammaire philosophique.

Dominique Janicaud